

Brèves littéraires

Brèves

La gardienne de trente ans

Martine Richard

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, M. (2005). La gardienne de trente ans. *Brèves littéraires*, (70), 92–97.

MARTINE RICHARD

La gardienne de trente ans

Il est quatre heures du matin. Je devrais dormir. Après trois jours d'esclavage sous la férule d'une reine âgée de dix mois, on mérite le sommeil au sein du doux foyer. Mais le sommeil, c'est *out*. D'ailleurs, c'est confirmé à l'instant : la Reinette vient de lancer un cri.

La Grenouillette pleure dans la nuit. Me voici à la rescousse, les bras devant, ce qui ne m'empêche pas de me frapper le petit orteil au cadre de la porte. La douleur irradie-t-elle ? Je ne le sais pas. Je ne sais que ceci : la Pervenche a besoin de moi.

— Me voici, ma Clémentine, ma Croustille...

Je la hisse sur mon bras droit et je sens aussitôt le problème. Avec mon nez. Me voilà toute tendresse. Dans la vie d'une gardienne de trente ans, le bichonnage, c'est *in*.

Mon biceps droit tremble. Je devrais peut-être me demander pourquoi moi, qui n'ai pas d'enfant, j'ai offert à mon amie de garder son bébé le temps qu'elle se repose et que moi je me dégonfle comme un ballon percé. Mais justement, je serre ce Petit Paquet contre moi — pas trop longtemps, quand même — et je souris dans ses cheveux follets.

Au fait, mon orteil élance.

Je couche Rosette dans sa couchette. Je pianote sur son ventre-plume. L'Oisillon piaille à qui mieux mieux. Je plonge : il faut retirer cette couche. Pitchounette a un élan d'enthousiasme qui lui fait lancer tout à coup ses jambes potelées vers le plafond. Ma tête hirsute se trouve sur la trajectoire. Je reçois le fin talon sur la mâchoire. C'est la première fois qu'on m'assène une droite. J'aime cela.

Bobinette mise à neuf, je l'assois sur mon bras gauche pour faire changement et je descends préparer du lait. Je veux mettre Poupette par terre. Mais la note la plus aiguë du piccolo, directement vrillée dans mon oreille, m'en dissuade. Je déclare que mon tympan est fissuré à jamais.

Donc, Blondinette sur le bras gauche, je prépare la bouteille de lait. Le carton achève. Il n'y en a plus que pour une moitié de bouteille. Hé ! Hé ! J'aurais fait une bonne mère : j'avais prévu le coup. Un deux-litres tout neuf attend au frigo.

— Si tu passes à travers cela, ma Canneberge sucrée, j'accroche mon tablier de maman suppléante.

Je m'empare du deux-litres de lait tandis que je sens qu'on malmène ma boucle d'oreille. Par ici la bouteille.

Malheur. Le lait est transparent. Grumeleux. D'odeur rance. Caillé ! Je n'aurais pas été une bonne mère : je n'avais pas prévu l'imprévisible.

On dirait une cantatrice qui se serait trouvé une bonne oreille – la mienne. La Cantatrice entame un crescendo dans un filet ténu mais solide, cela, je le jure. Il n'y a pas encore de larmes. Je regarde, effarée, le progrès de l'impatience sur son visage de plus en plus rouge. Tentation : la flanquer dans son parc. Conséquence : cuisant remords devant le nez lilliputien qui s'adresse à moi.

D'accord, nous irons au dépanneur à quatre heures et quart du matin. Allez. Minuscule polar sur pyjama un morceau. Sac à main. Clés. Porte... oups. Pas si vite. Vais-je aller au dépanneur en pleine nuit dans la vieille chemise qui me sert de jaquette ? Tour d'horizon désespéré. Voilà un bermuda. Tout fripé. Au diable. La chemise de nuit dans le bermuda fripé. Une veste par-dessus. Disons que je me souviendrai plus tard que la nuit était singulièrement fraîche. Mais pour l'instant, je jette un coup d'œil à la Pâquerette : elle est redevenue sage comme une lune. Inespéré.

Urgence-dépanneur !

* * *

— Vous avez un très beau bébé, me dit le commis de nuit.

— Merci ! que je répons, au-dessus de mes affaires.

Bien quoi ?

* * *

Le sac d'épicerie est lourd de lait. La Papillote est toujours sur mon bras gauche. L'auto est verrouillée. Je pose le sac par terre. La Coccinelle plonge vers les provisions — et le sol — avec un cri de joie. Je la rattrape de justesse. Où sont les clés ? Ah. Les voici. Geignements : la Cerisette polyphonique n'est visiblement pas formée aux escapades de nuit. Pressons, mais ne paniquons pas. Au besoin, je lui donnerai mon oreille à déchirer par le biais de la boucle.

Dans l'auto, les petits pieds s'agitent. Je fonce au doux foyer.

Re-maison, re-Chatonne à gauche et sac à droite, re-déverrouiller la porte (déposons le sac sans que la Mignonnette pique un raid sur le ciment), re-chaleur du doux foyer, re-bouteille et micro-ondes.

Fini le minuscule polar ! *Out* le minuscule polar ! L'escalier, la chambre, le lit à barreaux de la Chouette. Je jubile bassement.

Bouteille, dodo.

Il est cinq heures moins quart.

Le menhir qui vient de tomber en bermuda fripé sur le lit, c'est moi. Il y a un orteil qui élance quelque part. Tiens, c'est le mien.

* * *

Je dors sûrement, puisque le carillon de la Princesse me réveille. Je soulève une paupière de plomb. Il est sept heures douze.

Je passe à la verticale, volontaire comme dix, mais en accourant, je fais quand même attention à mon orteil. Je change la couche qui a recueilli le trop du bon lait. Je surveille les petons. (Déjà le fruit de l'expérience.)

La Rossignolette est à nouveau perchée sur mon bras droit qui tremble parce qu'on y loge depuis trois jours.

Une autre journée commence.

Mais c'est une triste journée.

Car mon règne de mère achève. Dans quelques instants, mon amie viendra reprendre son agnelle (et la bassinette), son joyau, sa prunelle, j'ai nommé mon Adorable Bourreau.

Une tristesse nappe mon cœur.

Il me restait à l'amener magasiner aujourd'hui. Demain, la trimballer au restaurant. Le mois prochain, la baigner dans une piscine grosse comme un gobelet. À l'automne, la promener en poussette, dans la rue, le quartier, la ville, le pays, l'univers entier et ailleurs si ça existe.

Mon amie sonne déjà à la porte. Mon Angelot polysons s'en va.

Déjà elle ne me regarde plus. Toute fraîche dans sa peau diaphane, elle n'en a que pour l'auteure de ses jours. À quatre pattes, elle avance vers elle, la bouche grande ouverte, un peu de bave au menton, gazouillante. C'est la maman qui est *in*. Qu'est-ce que je croyais ?

Elle part sans se retourner, ses petits cheveux tout droits en l'air. Mon amie n'en finit plus de me remercier. Pourquoi ? C'est moi qui devrais le faire.

Ce n'est pas tous les jours que je suis mère.

Mon amie me dit que je vais enfin pouvoir me reposer. Elle ne sait pas que je m'en fous. Je songe plutôt que je ne connaîtrai plus le poids de Celle Qui Se Repose Sur Moi.

La porte se referme sur leur vie pleine de murmures et de bisous.

Je regarde la cuisine chamboulée : l'armoire que la Petite a consciencieusement vidée demeure ouverte. À côté : quelques sacs de papier mouillés et mâchouillés. La vaisselle de son déjeuner trône encore sur le comptoir. La bavette gît par terre. Le polar, sur les journaux. Je les rapporterai lors de ma prochaine visite. Mais ce ne sera plus pareil.

Il reste, dans la vie d'une femme de trente ans sans enfant, le silence... qui suit la bambine. Et qui lui appartient. Je m'installe pour déjeuner. Il est huit heures.

Je place mon pied sur une chaise pour faire reposer mon orteil. La vie rien que pour soi, c'est *out*.